

Manzagol, Claude (1980) *Logique de l'espace industriel*. Paris, Presses Universitaires de France, 248 pages. (Collection Le Géographe).

Ludger Beauregard

Volume 26, Number 68, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021570ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021570ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauregard, L. (1982). Review of [Manzagol, Claude (1980) *Logique de l'espace industriel*. Paris, Presses Universitaires de France, 248 pages. (Collection Le Géographe).] *Cahiers de géographie du Québec*, 26(68), 272–274.
<https://doi.org/10.7202/021570ar>

texte de Michel Foucher paru dans *Hérodote*, précisément, et reconnaît que cette importance est peu contestable. Ce qui l'est plus, cependant, c'est la façon dont Euverte fait l'éloge de la mémoire. On croirait rêver lorsqu'il glorifie la connaissance de la *liste* des départements, des préfectures et des sous-préfectures (p. 209). Tout cela, couplé avec ses encensements à l'endroit des Grandes Écoles, avec ses appels répétés pour l'autorité incontestée, dont celle des parents, fait ressortir une conception de la connaissance comme outil de répression et d'aliénation.

Il faut contredire une telle conception de la géographie, particulièrement lorsqu'elle est diffusée sous le couvert d'un titre aussi peu contestable, car ses racines politiques sont inquiétantes. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à serrer les dents et lire Euverte jusqu'à la fin alors qu'il établit des parallèles entre la nécessité de l'autorité incontestée et de l'obéissance aveugle au sein de la famille, de l'école et de l'entreprise privée. « Dans la plupart des entreprises privées, l'exercice de l'autorité est assuré par des spécialistes avertis qui ont appris à connaître les hommes. Ils ont remplacé le Colonel en retraite, chef du personnel » (p. 222). Sans blague!

Rodolphe De KONINCK
Département de géographie
Université Laval

MANZAGOL, Claude (1980) *Logique de l'espace industriel*. Paris, Presses Universitaires de France, 248 pages. (Collection Le Géographe). 26,75 \$.

À quelques années d'intervalle et dans la même collection dirigée par Pierre George — le géographe —, deux ouvrages ont analysé la localisation des industries selon des approches différentes. Charles Gachelin (1977) est parti des faits pour aller à la recherche et à l'explication de la nouvelle géographie des industries, tant au niveau régional que mondial, alors que Claude Manzagol vérifie la crédibilité des théories de localisation industrielle. Le premier nous a offert un volume conçu à la française, prenant ses exemples en Europe, le second nous en présente un d'inspiration nord-américaine et qui fait place au Québec et au Canada.

Logique de l'espace industriel est également divisé en trois parties : les théories classiques, les nouvelles approches, le système industriel. Dans la première partie, l'auteur rappelle d'abord les facteurs de la localisation des industries, puis résume les théories classiques en une douzaine de pages simples et claires. Il suit la voie déductive de Weber à Isard sans omettre la divergence de vues de Ponsard et de Perroux. Manzagol opte pour la démarche néo-webérienne, qui fournit, dit-il, « le cadre d'exposé le plus commode des ressources, des difficultés et des impasses des théories classiques de la localisation industrielle ». (p. 36) Le coût de transport, ou plutôt de transfert, a servi de base à l'élaboration de plusieurs modèles élémentaires en fonction d'un indice matériel. La distance s'étant raccourcie par une « convergence spatio-temporelle » (Janelle), les schémas ont changé comme le montre la localisation des récentes alumineries. Reste cependant que l'évaluation de facteurs de plus en plus nombreux, faut-il ajouter, s'avère difficile. Le problème ne se pose plus seulement en termes de coût mais aussi, sinon d'abord, en termes de disponibilité.

Weber avait perçu l'existence d'économies liées à la concentration (force agglomérative) mais c'est Lösch qui a introduit la demande dans la théorie de la localisation. Les modèles de gravité en tiennent compte en regard de la distance. Mais l'impact de la demande ne saurait être pleinement apprécié en dehors des phénomènes d'échelle : économies et déséconomies. Si le gigantisme ne fait pas (ou plus) peur, les industries y recourent d'une façon différentielle selon les secteurs et les organisations. La concentration et la spécialisation procurent évidemment des externalités mais entraînent aussi, en contrepartie, des déséconomies externes, difficiles à calculer au niveau des unités. C'est pourquoi l'analyse s'est portée sur les complexes et que F. Perroux a élaboré la théorie des pôles de croissance, qui est devenue une des idées maîtresses de l'aménagement du territoire. Comme le note Manzagol, l'industrie ne saurait être toutefois le moyen unique ou déterminant d'une stratégie de développement issue de cette théorie. L'accent est plutôt mis sur la solidarité horizontale et les externalités.

On a fortement questionné les théories classiques sur leur aptitude à saisir la réalité et on a mis en cause leurs postulats. La critique a débouché sur l'étude du comportement et du processus de décision. L'homme économique parfaitement rationnel a cédé la place à un nouvel homme au comportement moins parfait mais plus réaliste. Le décideur fait un choix satisfaisant et pas nécessairement optimal. L'information joue sans doute un rôle important, mais la perception et l'image de l'environnement entrent en jeu: les cartes mentales révèlent des préférences spatiales. Comme il reste difficile d'évaluer l'ensemble d'une situation, le décideur essaie de minimiser l'incertitude par empirisme, d'où certains comportements qui tiennent à l'inertie tels que l'extension sur place, la relocalisation proche, la migration sur radiale, etc.

Non seulement la problématique de la localisation industrielle doit tenir compte de l'optique behavioriste, mais elle doit aussi prendre en considération la taille et la structure de l'entreprise. L'emprise spatiale de cette dernière s'est fortement accrue et l'on peut de moins en moins confondre entreprise et établissement. Il faut désormais aborder séparément l'étude de la localisation des divers éléments d'une grande firme, notamment d'une multinationale, tout en ne perdant pas de vue son ensemble. La théorie de l'organisation détermine dans ce cas la structure de l'espace d'une vaste entreprise selon ses niveaux d'opération. À noter que les décisions d'ordre spatial se prennent ordinairement au siège social. L'exemple de IBM montre que les géants savent tirer parti des opportunités et des avantages comparatifs. Il demeure néanmoins que la majorité des firmes agissent encore par défense ou par intuition!

Pour les marxistes, l'espace n'est pas organisé au hasard: il est soumis à la logique du capital. C'est un produit. Claude Manzagol emprunte beaucoup à Castells et attire l'attention des lecteurs sur l'enjeu que constitue l'espace, sur les rapports de forces, sur les faits de domination, sur le rôle de l'État... Il examine la critique radicale en précisant que ses efforts ont beaucoup plus porté sur l'analyse théorique de la production de l'espace que sur des vérifications empiriques (p. 175).

Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteur applique les méthodes de l'analyse systémique à la géographie de l'industrie. Expliquer l'espace industriel, c'est rendre compte de sa structure et de sa dynamique à diverses échelles: l'analyse systémique fournit à la fois l'outil et le cadre. Celle-ci prend pour objet l'entreprise, la région et les activités économiques. Elle est dynamique, le mouvement servant à identifier la hiérarchie des rapports, donc les structures, et par-delà les processus qui les transforment. Le couple «cœur-enveloppe» forme la dimension première du système industriel et c'est à l'intérieur de ce modèle que sont analysés la décentralisation, la percolation et le desserrement. La différenciation spatiale s'expliquerait par le jeu de l'innovation, qui privilégie les cœurs dominants entourés d'enveloppes dépendantes.

Quel est le rôle de l'industrie dans la structuration et la dynamique du système urbain? Il varie sans doute d'une ville à l'autre en fonction des emplois et des activités industrielles y sont inductrices ou induites selon le stade de son développement. (F. Martin) Il existe néanmoins une théorie des lieux industriels en référence à celle des lieux centraux, qui pose la question des relations entre ville et usine. Norcliffe (1975) en a vérifié la corrélation positive même s'il y a des exceptions telles que les papeteries et les alumineries au Canada. Si un principe hiérarchique semble présider à la répartition des activités industrielles, force est de constater l'importance des anomalies.

Partant de la théorie de la communication (Meier, 1962), les géographes associent de plus en plus la diffusion de la croissance au cheminement de l'information et de l'innovation, d'où le rôle moteur de la métropole dans la hiérarchie urbaine (percolation). Même si la plupart des innovations industrielles échappent à ce schéma de diffusion, il reste que les grandes organisations, qui mobilisent les canaux de communication, favorisent les métropoles. C'est ce que Pred (1977) fait ressortir dans son modèle où celles-ci sont détentrices de l'information et génératrices de l'innovation. Son schéma paraît moins symétrique que les schémas traditionnels et comprend, outre les relations verticales et hiérarchisées bien connues, des liaisons latérales correspondant aux interdépendances métropolitaines. (p. 219)

Même si l'industrie n'est plus dominante dans le paysage et l'économie des métropoles, elle les recherche toujours, notamment l'industrie à haute valeur ajoutée. C'est également vrai de son secteur tertiairisé. Pour essayer d'expliquer la diversité des localisations industrielles, on a

proposé des schémas fondés sur l'occupation du sol auxquels s'est greffée la théorie de la rente. Cette dernière demeure toutefois trop simpliste pour expliquer la répartition des activités dans une ville et Pred (1964) y a substitué un modèle plus complexe distinguant sept catégories industrielles du point de vue de la localisation.

On assiste de plus en plus au desserrement et à la décentralisation de l'industrie au niveau métropolitain, mais selon certaines modalités. Plusieurs entreprises adoptent un comportement spatial particulier comme l'imprimerie et la fourrure, qui restent accrochées au centre. Les parcs industriels, situés le long des chemins de fer, des autoroutes et des aéroports périphériques, provoquent non seulement la décentralisation comme telle mais servent aussi d'incubateurs. Aucune théorie unitaire ne peut actuellement rendre compte de la répartition et de la mobilité des firmes industrielles dans les métropoles.

Alors que les effectifs ouvriers diminuent dans les pays avancés, on conteste le coefficient multiplicateur de l'emploi industriel ainsi que les constructions théoriques. La théorie est elle-même en crise : c'est la conclusion de Claude Manzagol. Elle n'arrive pas à cerner les faits et devient trop facilement un credo ! Or, à l'heure où se poursuit la désindustrialisation relative des pays développés au bénéfice des régions côtières du Pacifique, situation décrite en termes de « redéploiement » ou de « nouvel ordre économique », il faut arriver à poser les bonnes questions et les vrais problèmes. S'agit-il de l'éclatement du système centre-périphérie ? S'agit-il d'une mutation de l'économie mondiale ? Il appartient aux chercheurs férus de théories et de méthodes de trouver les réponses.

L'ouvrage de Claude Manzagol porte un titre original et précurseur. S'il rend bien justice à la logique elle-même par l'agencement équilibré de son contenu et le fil de ses développements, il se présente à la fois comme un manuel et un traité de géographie industrielle au sens strict : il porte essentiellement sur la répartition spatiale des faits industriels et sur le choix de leur localisation dans l'espace. Son approche est théorique, analytique et déductive ; les exposés sont toutefois accompagnés d'exemples géographiques assez nombreux et surtout bien sélectionnés, dont plusieurs sont tirés du Québec. La lecture du volume demeure facile, étant donné que l'auteur n'a pas multiplié les formules mathématiques et fait souvent appel à des figures simplifiées. Le style rend même le sujet moins aride. Bref, l'ouvrage est intéressant et bien réussi tant du point de vue scientifique que didactique.

Malgré les savantes recherches qui ont présidé au choix de leur localisation, de grandes industries même récentes occupent actuellement un site de valeur incertaine. La hiérarchie de même que la panoplie des facteurs évoluent rapidement en même temps que la flexibilité croissante des localisations face aux ressources et au marché. L'interprétation de l'espace industriel comme l'appréciation des théories de localisation doivent ainsi s'effectuer sous le signe de la prudence. C'est dans cet esprit qu'il faut lire le volume de C. Manzagol, basé sur une vaste documentation — les nombreuses références infrapaginales en témoignent — et présentant un corpus élaboré de schémas dits explicatifs de la géographie industrielle.

Ludger BEAUREGARD
Département de géographie
Université de Montréal

MANZAGOL, Claude (1980) *Logique de l'espace industriel*. Paris, Presses Universitaires de France, 248 pages (Collection Le Géographe). 26,75 \$.

On connaissait déjà les qualités de pédagogue de Claude Manzagol et l'intérêt qu'il porte à l'enseignement de la géographie industrielle. Déjà en 1974 il présentait dans la *Revue de Géographie de Montréal* (28, nos 1 et 3) deux courts textes sur les problèmes de méthode en géographie industrielle. Peu d'étudiants québécois depuis ont pu ignorer ces notes brèves, mais combien claires et combien utiles. L'auteur revient cette fois-ci avec un beau volume qu'il qualifie